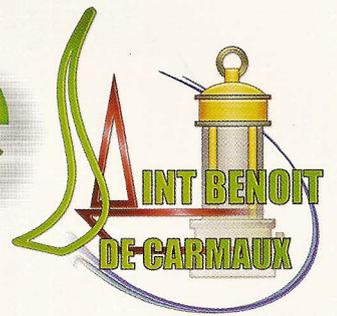


Fontgrande

2013



Supplément aux Infos
municipales de
Saint-Benoît-de-Carmaux

GROUPE SCOLAIRE

FONTGRANDE
Jean Ferrat

Il y a 80 ans les écoles étaient
inaugurées,
le 22 juin elles s'appelleront
Écoles de Fontgrande Jean Ferrat

Une école républicaine

80^e anniversaire de l'inauguration du Groupe scolaire de Fontgrande,

FONTGRANDE
Jean Ferrat
une école primaire qui a vu passer des générations d'enfants de toutes nationalités à tel point que leur attachement aux lieux, en dépit des années, est resté gravé dans leurs cœurs d'anciens écoliers pour en garder encore aujourd'hui une vibrante nostalgie!

Gabriel Miranda, notre regretté maire de Saint-Benoît de Carmaux, avait souhaité baptiser cette école de Fontgrande du nom de Jean Ferrat et, en tant que successeur, j'ai voulu poursuivre son projet et le mener à terme.

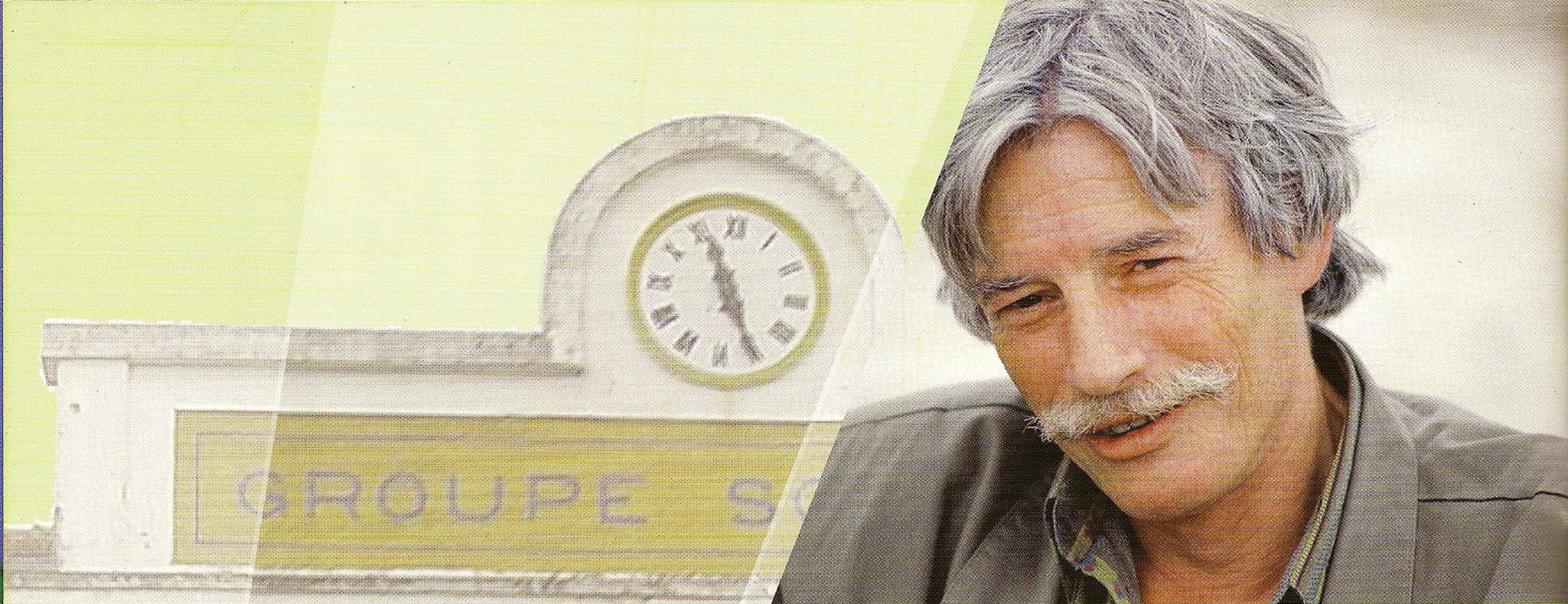
Jean Ferrat! Quel beau nom de la chanson française qui a fait entendre dans les milieux populaires les textes de nos plus grands poètes du XX^e siècle, en particulier Louis Aragon. Bien souvent ses chansons nous accompagnent pour célébrer les événements de nos vies, elles restent gravées dans la mémoire collective, « *Que c'est beau la vie! La montagne, Que serais-je sans toi, Ma mère...* »

Ici, donner le nom de Jean Ferrat à notre école de Fontgrande, c'est rendre hommage à des générations de familles de mineurs qui, laborieusement, ont construit un monde de solidarité et de justice à l'image de ce chanteur poète défenseur des plus humbles et des opprimés.

« *Ma France* » chantait-il! C'était celle de tous les Français réunis autour d'un idéal commun qui soufflait « *cet air de liberté au-delà des frontières aux peuples étrangers qui donnait le vertige...* », de Victor Hugo « *tonnant dans son exil* » comme celle de l'école primaire laïque, gratuite et obligatoire de la III^e République qui a instruit tant de générations comme ici au pays de Jaurès.



Le Maire
Thierry San Andres



Jean Ferrat

Il était un géant de la chanson française

Né le 26 décembre 1930 à Vaucresson (Hauts-de-Seine), Jean Tenenbaum était le quatrième enfant d'une famille modeste. Il grandit à Versailles où ses parents s'installent vers 1935, et il s'inscrit quelques années plus tard au collège Jules-Ferry. Il perd son père très jeune, à onze ans, lorsque celui-ci est déporté comme des milliers de juifs en France et meurt au camp d'Auschwitz. Enfant, il sera sauvé par des militants communistes : il ne l'oubliera jamais. Après la guerre, Jean se lance dans des études de chimie. Mais le destin décide autrement et c'est vers les arts et la musique qu'il se tourne. Il passe quelques auditions, sans véritable succès jusqu'à ce jour de 1956 où il met en musique un poème de Louis Aragon, « **les Yeux d'Elsa** », Aragon qu'il admira par-dessus tout. Sa carrière commence à se dessiner quand son éditeur d'alors le convainc de faire interpréter la chanson par le populaire André Claveau. En 1959, il devient ami avec l'éditeur-producteur Gérard Meys, une collaboration déterminante. Un répertoire de quelque deux cents chansons mêlant poésie et textes engagés. Il existait, entre lui et son public, un lien d'amour et de respect indéfectible. Quelque chose qui tenait du sentiment fraternel. Il incarnait la France humaniste qu'on aime, loin des divisions et des mauvais relents d'aujourd'hui. On le savait dans son Ardèche d'adoption, où on l'imaginait suivre l'information du monde auquel il n'a jamais cessé de s'intéresser.

Quand résonnaient **Que serais-je sans toi, la Montagne, Aimer à perdre la raison, Ma Môme** ou **Camarade**, on essayait une larme pour mieux repartir au combat, ragaillardis par sa belle voix chaude et profonde. Il invitait à se prendre la main, appelant à partager un idéal commun et à regarder vers des horizons meilleurs. Des sanglots dans la voix, on reprenait avec lui **Que c'est beau la vie** et l'on était heureux de rêver au bonheur d'être ensemble.

Justice, égalité sociale, révolte... il est de tous les thèmes. Il chante Federico Garcia Lorca et, en 1963, il interprète *Nuit et Brouillard*, un titre d'une force inouïe : « *Ils étaient vingt et cent / ils étaient des milliers, nus et maigres, tremblant dans ces wagons plombés qui déchiraient la nuit de leurs ongles battant.* ». Des mots plus forts que des fusils braqués. Défenseur de la chanson et militant de la diversité culturelle, il avait pris la plume dans une tribune du journal *le Monde* en 2002, un pamphlet intitulé « *Qui veut tuer la chanson française ?* ». Jean Ferrat, c'était tout cela à la fois, la résistance à la médiocrité et au conformisme des idées : « *Il ne faut pas se laisser avoir par le discours ambiant, par la lente dégradation des valeurs* », disait-il⁽¹⁾. Une manière magnifique de lever le poing, entre tendresse et colère d'un merveilleux humaniste. Une belle philosophie de vie.

Victor Hache
l'Humanité

(1) *Révolution*, 25 octobre 1991